L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DU CONSEIL GENERAL ET DE LA PREMIERE MUNICIPALITE—NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 13 OCTOBRE 1848.

OPINION DU GENERAL WM. O. BUTLER SUR LES FRANÇAIS ET LES CREOLES DE LA LOUISIANE.

Extrait d'un discours prononcé au Congrès, au mois de janvier 1843, par le général WM. O. BUTLER, candidat démocrate à la Vice-Présidence.

"On sera sans doute étonné d'apprendre que dans une bataille livrée en vue de la Nlle-Orléans, et de laquelle, personne ne le nie, dépendait le sort de cette ville, *il n'y eut en ligne que 488 habitants de la Louisiane, et que de ce nombre 208 étaient* des hommes de couleur libres. N'y avait-il donc pas à la Nouvelle-Orléans et aux alentours d'autres personnes capables de porter les armes? Et s'il en est aussi, ou étaient-elles dans un moment aussi critique? Voilà des questions qui se sont sûrement naturellement à l'esprit. Monsieur, pour ce qui est de la discipline militaire de la Nouvelle-Orléans, j'ai tout lieu de croire que le général Jackson, avec les renseignements qu'il possédait, *aurait préféré défendre une ville sans habitants à en prendre d'autres etc.*"

Il y avait aussi à la Louisiane (en 1814-15) une certaine classe de la population qui n'était pas liée vis-à-vis de la nation. La ville et les campagnes étaient remplies d'*étrangers* venus de tous les pays, appartenant à toutes les races, parlant toutes les langues; la seule affaire de ces hommes était d'améliorer leur position. Qui oserait prétendre que ces étrangers fussent tous honnêtes et sincères, qu'ils fussent prêts à mourir pour une cause qui leur était indifférente? Qui oserait affirmer que ces étrangers ne fussent pas passés à l'ennemi qu'ils croyaient déjà victorieux? SI LA MOITIÉ DE LA POPULATION DE LA LOUISIANE EUT JURÉ QUE L'AUTRE MOITIE RESTERAIT FIDÈLE, PENSE-T-ON QUE LE GENERAL JACKSON, QUI CONNAISSAIT SI BIEN LE CŒUR HUMAIN ET LE MOBILE DE NOS ACTIONS, EUT PU UN SEUL MOMENT AJOUTER FOI A UNE PAREILLE ASSERTION? Mais le général Jackson n'était pas seulement guidé par sa connaissance des hommes et des choses. On l'avait averti, avant qu'il arrivât à la Louisiane, que ce pays était plein d'ESPIONS et de TRAITRES.

Les troupes de la ville de Gentilly d'Orléans furent les premières à manifester des signes d'insubordination. Beaucoup de volontaires (Créoles et Français) demandèrent la permission de retourner en ville, en disant qu'ils avaient droit à cette faveur parce que leurs familles et leurs amis demeuraient à la Nouvelle-Orléans. ET PUIS LE JOYEUX CARNAVAL TOUCHAIT A SA FIN, ET L'AMOUR DU PLAISIR QUI DISTINGUE LES CREOLES (LA PLUPART SONT D'ORIGINE FRANÇAISE) L'EMPORTAIT SUR LEUR PATRIOTISME. Leur demande n'ayant pas été favorablement accueillie par le général Jackson, beaucoupde volontaires (du bataillon d'Orléans) qui étaient citoyens amis *réclamèrent de la protection du consul français qu'ils reconnaissaient encore citoyens français.* Munis des certificats que leur avait délivrés le consul, ils vinrent réclamer leur décharge et laissèrent seuls, pour défendre leurs foyers, des frères d'armes accourus d'Etats éloignés.

PROTESTATION DE M. Edw. D. WHITE
REPRESENTANT DE LA LOUISIANE AU CONGRÈS,
CONTRE LES CALOMNIES
DE M. BUTLER.

"J'ai été attaqué, *naguère grossièrement* en face de la Chambre. Cette insulte n'a pas été adressée personnellement, mais elle atteint ceux que je représente.

Le peuple de mon District, plus particulièrement *mes électeurs sont traités* COMME DES VILIFENDES ET OUBLIEUSEMENT TRAVESTIS dans ces débats qui ont eu lieu dans cette enceinte. On a avancé que la plupart de ceux que je représente, étaient, dans la dernière guerre, des ESPIONS et des TRAITRES; on a affirmé qu'ils étaient *hostiles à la cause* que le pays avait à soutenir, et qu'ils étaient disposés à se JOINDRE A L'ENNEMI POUR COMBATTRE LEURS FRERES D'ARMES. Ces infâmes accusations ont circulé sans aucune contradiction. D'après les réglements, elle n'est présente aucune occasion pour les examiner et pour les démentir. Trente vingt ou trente heures, cette session va être arrivée à son terme et ces calomnies seront placées dans vos archives au nombre des documents historiques.

La vérité de justice exigent pourtant que à l'une des plus méritantes et nombreuses parties des Etats Unis, la réputation de notre glorieuse patrie, tout exige que l'on donne au représentant des Louisianais créolomes la chance d'examiner les griefs attribués contre eux. Il faut que l'on sache jusqu'à quel point toutes ces dénonciations sont fondées; il faut qu'on sache qu'elles sont de tout point mensongères, et qu'il n'y a rien de plausible que d'en prouver la fausseté."

CALOMNIES DU GENERAL BUTLER REFUTEES PAR LE GEN. JACKSON.

Quartier-généraux, 7e division militaire,
27 janvier 1815.

A M. Nicolas Girod,
Maire de la ville de la Nlle-Orléans

Monsieur—

Profondément touché, depuis mon arrivée, de l'unanimité et du zèle patriotique déployés par les citoyens dont vous êtes le digne magistrat, je n'aurais pas excusé si toute autre occupation que celle de pourvoir à leur défense m'avait empêché *de reconnaître publiquement leurs mérites.* Je vous prie, Monsieur, de communiquer aux habitans de votre honorable ville *la haute opinion que j'ai de leur patriotisme, de leur amour de l'ordre et de leur attachement aux principes de notre excellente Constitution. Le courage qu'ils ont montré au moment d'un péril extraordinaire et la manière heureuse avec laquelle ils ont écarté toutes les craintes que le voisinage de l'ennemi devait faire naître*, ne sont pas plus dignes d'admiration que l'humanité dont ils ont fait preuve envers nos malades et nos blessés et envers les prisonniers. La libéralité avec laquelle leurs représentants au Conseil de Ville ont pourvu aux besoins des familles des combattants, atteste une humanité éclairée et a prêté les éloges les plus bienfaisants. *On trouverait difficilement une population qui fut plus digne d'éloges que celle de la Nouvelle-Orléans.*

Tandis que les jeunes gens étaient sur le champ de bataille et s'opposaient aux progrès de l'ennemi, les vieillards gardaient la ville et y maintenaient le bon ordre. Les femmes même encourageaient leurs maris et leurs frères à rester au poste du danger et du devoir. Non contentes d'exercer dans ce but la puissante influence dont la nature les a douées et que la beauté et les grâces des louisianaises rendent irrésistible, elles se sont distinguées encore d'avantage, et, mues par un sentiment d'humanité et de patriotisme, elles ont donné des vêtements et un abri aux hommes qui étaient venus d'un état éloigné pour les protéger contre toute insulte. Au nom de ces braves, Monsieur, je vous prie de transmettre aux Louisianaises l'expression de notre admiration et de nos sincères remerciements. Dites leur que les femmes et les filles de cette qu'elles ont secourus, ne les oublieront pas dans leurs prières. Quant à moi, parmi toutes les circonstances qui ont marqué cette importante campagne, aucune ne me procure un aussi vif plaisir que la pensée d'avoir pu leur ramener à si peu d'exceptions près, *les maris, les frères, et les autres parents dont de pareilles femmes seules sont dignes.*

Je prévois, Monsieur, avec plaisir le moment où le départ définitif de l'ennemi vous permettra de reprendre l'exercice de votre charge et rendra les citoyens à leurs travaux ordinaires. *En s'opposant bravement aux dangers de la guerre, ils se sont montrés dignes des bienfaits de la paix.* Je ferais preuve d'ingratitude, si je ne me montrais pas sensible aux marques de confiance et d'affection dont vos concitoyens m'ont honoré personnellement. Cette confiance m'a permis de diriger avec un succès plus complet les mesures que j'avais prises pour leur défense. Pour ce qui est de leur affection, je la partage, et j'en conserverai le souvenir jusqu'à la mort. Quant à vous, Monsieur le Maire, je vous prie de recevoir mes remerciements pour le zèle actif, l'intégrité et la sollicitude que vous avez déployés dans l'exercice des devoirs qui vous étaient confiés, ainsi que pour la promptitude avec laquelle vous avez exécuté tout ce que réclamait le service public.

J'ai l'honneur d'être respectueusement,
Votre très obéissant serviteur,
ANDREW JACKSON,
Major-Général.

OPINION DE M. YANCEY,
Ex-Représentant démocrate de l'Alabama au Congrès, sur LEWIS CASS.

Je ne mentionnai pas Lewis Cass. Que chacun agit jugé selon ses actes. M. Cass est une grossière politique.—C'EST UN ABOLITIONISTE COURU, UN FAUX FRERE POUR LE SUD.

Aux Habitans,

500 barils CHAUX DE MARBRE, pour chaux fer le mortier, à vendre par
P. H. MONSSEAUX,
10 sept 128, rue St-Louis, au Marbre Yard.

CIGARES—39,800 de la marque Des Cabanas,
" 30,650 de La Palma;
" 81,000 de La Perla;
" 23,000 de Intendant de Colon,
" 270,800 de La Minerva;
" 10,500 de La Estrella;
" 28,000 de Lord Wellington;
391,150 cigares en débarquement du brick Adams Gray, à vendre par
Sept B VALLA 32, Carondelet.

Bottes, Souliers, Chaussures, Sabots.

1500 caisses de bottes, souliers, et en débarquement des navires Delmatia, Maid of Orleans et Chilton, comprenant un assortiment général des marchandises ci dessus nommées, à vendre par
FROST & CO,
rue des Magasins.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE.
No 83, rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI MATIN, 13 OCTOBRE 1848.

CANDIDATS WHIGS.
POUR PRESIDENT:
ZACHARY TAYLOR,
DE LA LOUISIANE.
POUR VICE-PRESIDENT:
MILLARD FILLMORE,
DE NEW-YORK.
Ticket Electoral:

PREMIER DISTRICT.....JACQUES TOUTANT
SECOND DISTRICT.....J. P. BENJAMIN.
TROISIEME DISTRICT.....MANUEL J. GARCIA.
QUATRIEME DISTRICT.....C. ADAMS, Jr.
CINQUIEME DISTRICT.....JOHN MOORE.
SIXIEME DISTRICT.....JAS. G. CAMPBELL.

Mes vœux sont pour le pays, pour le pays tout entier.—Je desire ardemment rétablir complètement que l'harmonie, quel qu'il soit, qui sera planché à la tête de la Nation, puisse, par une fidèle adhésion à la Constitution, nous rendre bientôt à l'intérieur et nous assurer le respect des peuples.
Z. TAYLOR.

Je désavoue à jamais, et de la manière la plus formelle, toute pensée de mettre en question les droits de propriété des citoyens du Sud.
MILLARD FILLMORE.

GRANDE ASSEMBLÉE TAYLORISTE.

Les amis de TAYLOR et de FILLMORE tiendront un grand meeting sur la Place d'Armes, SAMEDI PROCHAIN, 14 du courant, à 7 heures 1/2 du soir. Tous ceux qui veulent concourir à l'élévation d'UN CITOYEN DE LA LOUISIANE sont respectueusement invités à assister à l'assemblée.

Les différents clubs de district des trois Municipalités ainsi que les clubs des localités voisines sont priés de se réunir dans leurs salles respectives et de se rendre en corps sur la Place d'Armes.

TAYLORISTES! à Samedi soir; soyez tous presens.

DEPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES
Transmises à l'Abeille.

GLORIEUX TRIOMPHE
DES WHIGS
en Pennsylvanie
et dans l'Ohio.

MILLE COUPS DE CANON!!!

Le télégraphe nous a transmis hier soir de bien agréables nouvelles—le retour des Elections dans la Pennsylvanie et dans l'Ohio, qui prouvent que ces deux Etats donneront leurs voix, en novembre prochain, à ZACHARY TAYLOR. Voici ce que nous apprennent ces dépêches.

Première dépêche.

BALTIMORE, 11 octobre.

L'OHIO élira indubitablement le candidat whig à la place de gouverneur: il a obtenu des milliers de voix de majorité dans le Western Reserve. Dans cette portion de l'Etat les sénateurs et représentans whigs ont triomphé. Dans le comté de Miami, le gain whig est de 50; dans une grande partie du Muskingham, de 102; à Scioto (sept townships) 290; à Ross (six townships) 37; à Franklin, Allan township 110; à Steubenville township 110; et à Summit County 40; à Stark County, les démocrates ont donné 126 voix de plus qu'à l'élection de Polk; à Cuyahoga County, le gain whig a été de 87 sur les voix données à Clay; à Lucas (six townships) le gain whig a été de 107 et à Landuskyde 53. Giddings a été battu à Cuyahoga.

PENNSYLVANIE—La ville de Philadelphie a donné environ 4,500 voix de majorité au ticket whig. Dans le comté de Philadelphie la majorité whig est d'environ 1,500. Les deux majorités (ville et comté) sont de SEPT A HUIT MILLE!! Moore est élu pour le troisième district congressionnel—ce qui est un gain pour les whigs. A Franklin County la majorité whig est de 750—gain 297. A Bake, les démocrates ont perdu plus de 700 voix. On n'a qu'une partie des voix données à Lancaster, mais jusqu'ici il y a gain pour les whigs. A Skuylkill, le gain whig est de 1,500, et à Alleghany de 1,600. Dans le Delaware County, le gain whig est de 298. Freedy, whig, est élu pour le cinquième district congressionnel. LES DÉMOCRATES ONT PERDU TOUT ESPOIR SUR L'ETAT.

Seconde dépêche.

BALTIMORE, 11 octobre.

Les whigs ont triomphalement élu Fond gouverneur de l'Ohio. Six comtés dont les retours sont connus donnent un gain positif aux whigs. Dans la Pennsylvanie (où les mots transmis par le télégraphe sont incompréhensibles) soixante-dix..... environ 10,000.... Jones, probablement.... presqu'indubitablement élu gouverneur. Le ticket des candidats pour le Congrès et la Législature a été soutenu dans la même proportion.

Troisième dépêche.

CHARLESTON, 11 octobre.

CAROLINE DU SUD—Holmes a obtenu 1,029 voix. Barker, candidat en faveur de Cass, a été élu à 161 voix de majorité. Porter, sénateur en faveur de Taylor, a eu 1,577 voix, et Lehre, (favorable à Cass) 1,300. Porter est élu. Treize représentans soutenant TAYLOR et quatre en faveur de Cass, ont été élus.

LAFOURCHE.

Les Tayloristes de la Fourche sont à l'œuvre, ils déploient un zèle et une activité au-dessus de tout éloge. Ils tiennent des meetings dans tous les districts, et certains d'une immense majorité, ils travaillent comme s'ils devaient triompher d'un puissant ennemi. C'est la bonne tactique. Le 24 septembre, une grande assemblée a eu lieu chez M. J. WEBBE. L'hon. BARNON G. THIBODEAUX, LOUIS BUSH, G. W. PIERCE, R. D. JORDAN et G. A. KNOBLOCH ont pris successivement la parole. On a formé séance tenante un *Junior Taylor Club.* Ce club compte aujourd'hui 200 membres.

Les journaux de Lafourche promettent SEPT CENTS VOIX de majorité à Taylor et à Fillmore.

M. LEWIS CASS.

Nous avons souvent signalé M. Cass comme l'adversaire décidé de l'esclavage. Ses partisans nous ont répondu en attaquant M. Fillmore ou en citant l'épître que l'ex-ambassadeur a adressée à M. Nicholson en vue de sa prochaine candidature. Nous savons parfaitement ce que valent les professions de foi faites dans le but de concilier des opinions contraires. M. Cass est très habile, et si l'habileté diplomatique est un titre à la présidence, personne plus que lui ne mérite de succéder à M. Polk. *Le général Taylor s'est contenté d'être un honorable citoyen, un brave soldat et un patriote éprouvé.* Il est peu versé dans le grand art de dissimuler sa pensée sous l'expression, et nous devons convenir que nous ce rapport il est bien inférieur à son rival. Il n'aurait jamais trouvé, par exemple, cette merveilleuse phraséologie: *Je suis fortement porté à croire que mon opinion sur l'esclavage n'est plus la même.* Mais M. Cass est beaucoup trop habile; son habileté le perdra. Qui est-ce qui ne comprend pas la véritable signification et la véritable portée de la phrase que nous venons de citer! Qui est-ce qui n'en saisit pas toute la valeur, après avoir lu, dans une célèbre brochure sur le droit de visite, ces mots si éloquens dans leur simplicité: *Je ne suis par propriétaire d'esclaves, je ne l'ai jamais été et je ne le serai jamais. Je demanderai immédiatement l'ABOLITION de l'esclavage, si cette mesure pouvait être mise facilement à exécution.*

Mais nous avons un autre témoignage à produire contre M. Cass, et celui-là on ne cherchera peut-être pas à le révoquer en doute.

On se rappelle que M. Yancey, délégué de l'Alabama, proposa à la Convention de Baltimore d'adopter une résolution qui tranchait d'une manière définitive la question de l'esclavage. Il s'agissait d'interdire au Congrès le pouvoir de statuer sur l'institution de l'esclavage, non seulement dans les Etats mais dans les territoires.

M. Yancey fit valoir d'excellentes raisons en faveur de sa résolution. Lorsqu'il eut fini de parler, M. Bidell, de la Louisiane, se leva et fit observer que la résolution exprimait une opinion qui n'était pas celle de M. Cass. En l'adoptant, ajouta M. Bidell, la Convention, qui a déjà choisi M. Cass, aurait l'air de donner une leçon à celui-ci et serait inconséquente avec elle-même.

On sait quel fut le résultat de cette harangue du délégué louisianais. La résolution de M. Yancey fut rejetée à une très forte majorité. La Convention de Baltimore a donc reconnu virtuellement au Congrès le pouvoir de statuer sur l'esclavage. En refusant de nier ce droit, elle le sanctionne; c'est la seule conclusion que la raison puisse admettre. Au reste, les paroles de M. Bidell sont on ne peut plus explicites. M. Yancey a exprimé une opinion que ne partageait pas M. Cass. Or, qu'est ce que cette opinion, sinon que la question de l'esclavage est en dehors de la compétence du Congrès!

En présence de pareils faits, nous nous demandons comment les démocrates du Sud peuvent s'aveugler encore par les véritables sentiments de M. Cass. Il est impossible qu'ils ne devinent pas le jeu de leur candidat. C'est au nom de l'abolitionisme, au nom du proviso-Wilmot, que les locofocos du *Nord* soutiennent l'ex-sénateur du Michigan. Lorsqu'on leur opposa la lettre à Nicholson: RUSE! s'écrient-ils; c'est une ruse pour gagner le Sud; et ils citent aussitôt la célèbre phrase—*I am strongly impressed, etc.* Oh! ils ont bien raison; ce n'est qu'une ruse, une stratagème rouerie électorale dont, Dieu merci, les propriétaires d'esclaves ne seront pas dupes.

Comme il sied à nos adversaires de crier à l'abolitionisme! Comme ils ont bonne grâce à vilimer leurs innocents alambics contre M. Fillmore. Nous les défions de citer une seule ligne, un seul mot qui prouve que M. Cass soit en faveur de l'extension de l'esclavage. Les journaux démocrates du Nord n'ont pas craint de flétrir la tactique de leurs confrères du Sud. C'est en vain, disent-ils, que vous vous ingéniez à prouver que notre candidat est favorable à l'esclavage; il abhorre cette institution, et il l'abolirait s'il en ce moment même il en a dépendait de lui. C'est le langage que tiennent les organes de nos adversaires à New-York, dans le Massachusetts, dans le Connecticut, dans le Maine, dans tous les Etats de la Nouvelle-Angleterre où certes M. Cass est mieux connu qu'à la Louisiane. Ouvrez les feuilles dont nous venons de parler, parcourez-les; vous verrez qu'ils sont unanimes sur un point, c'est que M. Cass est réellement hostile à l'esclavage et que sa lettre à M. Nicholson n'avait d'autre but que de satisfaire jusqu'à un certain point aux *préjugés* du Sud.

Nous aurons occasion de revenir sur cette question de l'esclavage que nos adversaires ont voulu exploiter à leur profit. Nous voulons démontrer aux esprits les plus prévenus que s'il y a un abolitionisme parmi les candidats du parti whig et du parti démocrate, cet abolitionisme c'est M. LEWIS CASS.

M. l'Editeur,

Veuillez avoir la complaisance de mettre sur votre estimable journal, que je prie MM. les Chalmette Guards d'effacer mon nom de leur liste, attendu que je fus, que je suis, et que je serai toujours whig.

P. A. CAZEAUX,
Fillmore Rangers.

FÊTE A PORT HUDSON—Le général Taylor a été invité à assister à une fête que les citoyens d'Est Feliciana se proposent de donner, le 19 de ce mois, dans le voisinage de Port-Hudson, aux volontaires qui ont servi pendant la guerre du Mexique. Le général Taylor a accepté l'invitation. La réunion n'aura pas de caractère politique. Tous les amis des braves qui ont combattu au Mexique peuvent se donner sans crainte rendez-vous sur ce terrain neutre. On ne fera pas de discours politiques.

FLORIDE.

Nous avons reçu hier soir un supplément du *Tallahassee Sentinel*, annonçant que les whigs ont triomphé dans le comté de Leon. Cabell, candidat whig pour le Congrès, a eu 86 voix de majorité, et Brown, candidat whig au poste de gouverneur, a obtenu une majorité de 180 voix. Un sénateur whig et quatre représentans whigs sont élus. L'année dernière notre majorité dans le comté de Leon n'était que de 18 voix.

ELECTIONS DU MARYLAND.—Le comté de Frederic a élu un shérif whig à une majorité de 600 voix. Prince George County a élu un shérif et un sénateur whigs. Un shérif démocrate a été nommé dans le comté de Cecil. Un shérif et un sénateur démocrates ont été élus dans Arundel county. Dans le comté de Baltimore un shérif démocrate a été élu. Les retours indiquent un gain en faveur des whigs.

MICHIGAN—On écrit de Michigan à un planteur d'Iberville:—"Notre Etat est en proie à une grande excitation politique. Hier soir j'ai entendu un orateur démocrate nommé Denton haranguer une assemblée locofoco réunie à Annarbor. Il a déclaré que le général Taylor, mourant, et d'ailleurs qui il était d'abord appliqué à nommer une machine qui pût atteindre la vitesse de dix milles à l'heure. Dans son opinion, il était possible, sans aucun doute, d'arriver à une vitesse plus grande; mais il lui paraissait infiniment plus facile de construire de la locomotive. Il a ajouté que le général Taylor, mourant, ne pouvait, il faudrait s'avoir jamais été amoureux, ni poète, ni audacieux, ni pauvre, il faudrait s'avoir jamais aimé ni la campagne, ni le vin de France, ni la rêverie au clair de la lune.

Un jeune docteur de Charleston, Harlowe écrivit quelques belles pages d'un nouveau livre, il vit entrer son ami le pécher dans la petite mansarde bleue de ceel. Cet ami du grand air et des beautés quotidiennes avait évidemment l'air embarrassé d'un homme qui veut demander quelque chose.

—Voilà ce que c'est, répondit-il aux questions du grand critique. Je passais devant votre porte tout à l'heure, pensant à moi, et je lui ai dit par manière de conversation: Je connais un journaliste qui démontre là et qui est joliment bon enfant. M. Jules Janin!—Et vous m'avez demandé si je voulais vous le présenter.

—Eh! dit l'écrivain en souriant. Et comment s'appelle son vieux?

—M. de Humboldt.

NOUVELLES DÉTAILLÉES.—Nous trouvons dans les journaux de Charleston de nouvelles dépêches transmises de New-York après l'arrivée du *Cambria*. Les insurgés irlandais faisaient encore bonne contenance aux dernières dates. Les Américains étaient au nombre de vingt. Ils ont tué trois Mexicains et ont mis le reste en fuite. La rage de l'or possède tout le monde dans la Haute-Californie. Il paraît que ce précieux métal se trouve en abondance dans une certaine région. Un individu a recueilli en six jours une quantité d'or qui représente une valeur de 21,500. Des habitants se portent en foule vers la région bénie où l'on ramasse la fortune sur le sol. Les soldats américains eux-mêmes désertent pour aller chercher de l'or. Quarante hommes d'une compagnie ont disparu subitement dans le courant de mois de juillet; vingt-cinq autres se sont enfuis des casernes de San Francisco. La navire de guerre *Southampton* a dû quitter ces parages pour prévenir la désertion totale de son équipage.

Chronique Locale.

RECORDER GEORGE—Mary Heffron, demeurant rue de la Fourche, entre Levée et Canal, accuse Thomas Connelly d'être entré de force dans ce domicile, pendant la nuit du mercredi dernier, et de l'avoir assaillie avec l'intention de la violer. L'accusé a fourni caution pour comparaître.

—GRAVE ASSAUT.—Une querelle et malheureuse dame nommée Marie Adélaïde Barthol, demeurant à l'Hôtel de Marine, a fait, dit-elle, devant cette Cour, dans lequel elle déclare que mercredi soir à neuf heures, en montant à sa chambre, elle fut violemment assaillie, dans l'escalier, par un homme nommé Raphael Mencon. Cet individu l'a frappé au cou avec un instrument tranchant, et menace de la tuer, elle et son mari, si elle refusait de se rendre à ses désirs brutaux. Heureusement pour cette dame un hasard d'oreille a paré le coup et empêché la blessure d'être dangereuse.

—UNE VAPEUR—Mary Ann Proudhom (nom de prénoms pas que cette dame soit parente du grand économiste Français), a été arrêtée hier dans la Première Municipalité, et envoyée pour l'élever au plus haut rang dans un siècle comme le cœur; c'est un modèle de courage et de talent qui vient enrichir la liste si nombreuse des artistes qui se sont placés parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

George Stephenson est né dans le village de Wilam, à douze kilomètres environ de Newcastle, en avril 1781. Il est donc mort à l'âge de soixante-huit ans.

Son père était un simple ouvrier de la mine de charbon de Wilam; George fut lui-même employé une plus rudes travaux dès son bas âge. A quatorze ou quinze ans il fut mis au service du chemin articulé de Wilam à Hewburn en qualité de brakeman. On le voit quelques années employé dans une mine, à Killingworth, où il épouse en première femme, dont il eut un fils, le célèbre ingénieur Robert Stephenson, membre du parlement. Les premiers rapports de gérie de Stephenson se répandirent à l'occasion de la réparation qu'il eut à faire de l'horloge dont il se servait et dont il n'acquitta avec tant de succès qu'il devint immédiatement l'horloger de cette localité. Quelque temps après, son habileté à la conduite qui servait de pompe d'étant dérangée, et la réparation en ayant été vainement tentée, George Stephenson l'examina attentivement, crut en découvrir les imperfections, les corrigea, et même y introduisit quelques changements qui lui eurent valu du plus grand succès.

Il y a longtemps qu'en Angleterre on a donné le pas aux *hommes pratiques sur les théoriciens*, et que la collation d'un *diplôme* n'est pas indispensable pour faire d'un ouvrier de génie un ingénieur: Stephenson fut chargé des travaux de jonction de Killingworth en cette qualité. Il est alors maintes occasions de donner libre carrière à son instinct créateur, et peu de temps après il inventa la lampe de sûreté (*the safety lamp*).

C'est chose remarquable que rien, dans ce monde, ne sorte de la tête d'un homme, sans qu'à l'instant la même pensée vienne se produire comme l'émanation spontanée et inspirée de la tête d'un autre homme. Dans qui crée tout, a-t-il donc vouln ne permettre ces coïncidences étrangeuse pour nous avertir de l'inanité de notre génie; et de même que l'on remarque des phénomènes d'attraction dans le monde physique, nous faut-il imaginer qu'il y a du magnétisme dans le monde intellectuel en aussi. Toujours est-il que pendant que George Stephenson trouvait sa lampe de sûreté à Killingworth, pendant même qu'il en faisait l'application, le 21 octobre 1815, le révérend John Hodgson recevait une lettre d'Amérique de sir Humphrey Davy, qui lui annonçait qu'il avait découvert que les matières explosibles des mines ne pourraient jamais pénétrer à travers certaines ouvertures ou certaines tubes d'une petite dimension, et que si l'on pratiquait sur les parois latérales d'une lampe des trous qui livreraient à l'air un passage suffisant, il n'y aurait pas de danger à craindre pour l'explosion de l'atmosphère environnante.

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette coïncidence n'empêcha pas que deux ans plus tard, George Stephenson ne fût nommé ingénieur en chef du chemin de fer de Liverpool à Manchester, que Stephenson prit enfin en haute protection d'ingénieur dans l'opinion publique. Ce fut à un banquet que *The Rocket* que les directeurs de la compagnie de chemin de fer attribuèrent le prime de 500 livres sterlings promise à la meilleure machine. Sa grande renommée date de cette époque, et il fut, dès ce moment, chargé de toutes les constructions importantes non-seulement en Angleterre, mais en France, en Belgique, en Espagne, en Italie, etc., etc.

Le caractère particulier de Stephenson est une foi inébranlable dans ses propres théories, s'appuyant sur une pratique infaillible dans l'application de son système. Il disait lui-même, dans un dîner public à Newcastle, il y a un an, qu'il n'était d'abord appliqué à nommer une machine qui pût atteindre la vitesse de dix milles à l'heure. Dans son opinion, il était possible, sans aucun doute, d'arriver à une vitesse plus grande; mais il lui paraissait infiniment plus facile de construire de la locomotive.

Tout n'avait pas dans ses amis un cocher, il faudrait n'avoir jamais été amoureux, ni poète, ni audacieux, ni pauvre, il faudrait n'avoir jamais aimé ni la campagne, ni le vin de France, ni la rêverie au clair de la lune.

Un jeune docteur de Charleston, Harlowe écrivit quelques belles pages d'un nouveau livre, il vit entrer son ami le pêcher dans la petite mansarde bleue de ceel. Cet ami du grand air et des beautés quotidiennes avait évidemment l'air embarrassé d'un homme qui veut demander quelque chose.

—Voilà ce que c'est, répondit-il aux questions du grand critique. Je passais devant votre porte tout à l'heure, pensant à moi, et je lui ai dit par manière de conversation: Je connais un journaliste qui démontre là et qui est joliment bon enfant, M. Jules Janin!—Et vous m'avez demandé si je voulais vous le présenter.

—Eh! dit l'écrivain en souriant. Et comment s'appelle son vieux?

—M. de Humboldt.

NOUVELLES DÉTAILLÉES.—Nous trouvons dans les journaux de Charleston de nouvelles dépêches transmises de New-York après l'arrivée du *Cambria*. Les insurgés irlandais faisaient encore bonne contenance aux dernières dates. Les Américains étaient au nombre de vingt. Ils ont tué trois Mexicains et ont mis le reste en fuite. La rage de l'or possède tout le monde dans la Haute-Californie. Il paraît que ce précieux métal se trouve en abondance dans une certaine région. Un individu a recueilli en six jours une quantité d'or qui représente une valeur de 21,500. Des habitants se portent en foule vers la région bénie où l'on ramasse la fortune sur le sol. Les soldats américains eux-mêmes désertent pour aller chercher de l'or. Quarante hommes d'une compagnie ont disparu subitement dans le courant de mois de juillet; vingt-cinq autres se sont enfuis des casernes de San Francisco. La navire de guerre *Southampton* a dû quitter ces parages pour prévenir la désertion totale de son équipage.

Chronique Locale.

RECORDER GEORGE—Mary Heffron, demeurant rue de la Fourche, entre Levée et Canal, accuse Thomas Connelly d'être entré de force dans ce domicile, pendant la nuit du mercredi dernier, et de l'avoir assaillie avec l'intention de la violer. L'accusé a fourni caution pour comparaître.

—GRAVE ASSAUT.—Une querelle et malheureuse dame nommée Marie Adélaïde Barthol, demeurant à l'Hôtel de Marine, a fait, dit-elle, devant cette Cour, dans lequel elle déclare que mercredi soir à neuf heures, en montant à sa chambre, elle fut violemment assaillie, dans l'escalier, par un homme nommé Raphael Mencon. Cet individu l'a frappé au cou avec un instrument tranchant, et menace de la tuer, elle et son mari, si elle refusait de se rendre à ses désirs brutaux. Heureusement pour cette dame un hasard d'oreille a paré le coup et empêché la blessure d'être dangereuse.

—UNE VAPEUR—Mary Ann Proudhom (nom de prénoms pas que cette dame soit parente du grand économiste Français), a été arrêtée hier dans la Première Municipalité, et envoyée pour l'élever au plus haut rang dans un siècle comme le cœur; c'est un modèle de courage et de talent qui vient enrichir la liste si nombreuse des artistes qui se sont placés parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

George Stephenson est né dans le village de Wilam, à douze kilomètres environ de Newcastle, en avril 1781. Il est donc mort à l'âge de soixante-huit ans.

Son père était un simple ouvrier de la mine de charbon de Wilam; George fut lui-même employé aux plus rudes travaux dès son bas âge. A quatorze ou quinze ans il fut mis au service du chemin articulé de Wilam à Hewburn en qualité de brakeman. On le voit quelques années employé dans une mine, à Killingworth, où il épouse en première femme, dont il eut un fils, le célèbre ingénieur Robert Stephenson, membre du parlement. Les premiers rapports de gérie de Stephenson se répandirent à l'occasion de la réparation qu'il eut à faire de l'horloge dont il se servait et dont il n'acquitta avec tant de succès qu'il devint immédiatement l'horloger de cette localité. Quelque temps après, son habileté à la conduite qui servait de pompe d'étant dérangée, et la réparation en ayant été vainement tentée, George Stephenson l'examina attentivement, crut en découvrir les imperfections, les corrigea, et même y introduisit quelques changements qui lui eurent valu du plus grand succès.

Il y a longtemps qu'en Angleterre on a donné le pas aux *hommes pratiques sur les théoriciens*, et que la collation d'un *diplôme* n'est pas indispensable pour faire d'un ouvrier de génie un ingénieur: Stephenson fut chargé des travaux de jonction de Killingworth en cette qualité. Il est alors maintes occasions de donner libre carrière à son instinct créateur, et peu de temps après il inventa la lampe de sûreté (*the safety lamp*).

C'est chose remarquable que rien, dans ce monde, ne sorte de la tête d'un homme, sans qu'à l'instant la même pensée vienne se produire comme l'émanation spontanée et inspirée de la tête d'un autre homme. Dans qui crée tout, a-t-il donc voulu ne permettre ces coïncidences étrangeuse pour nous avertir de l'inanité de notre génie; et de même que l'on remarque des phénomènes d'attraction dans le monde physique, nous faut-il imaginer qu'il y a du magnétisme dans le monde intellectuel en aussi. Toujours est-il que pendant que George Stephenson trouvait sa lampe de sûreté à Killingworth, pendant même qu'il en faisait l'application, le 21 octobre 1815, le révérend John Hodgson recevait une lettre d'Amérique de sir Humphrey Davy, qui lui annonçait qu'il avait découvert que les matières explosibles des mines ne pourraient jamais pénétrer à travers certaines ouvertures ou certaines tubes d'une petite dimension, et que si l'on pratiquait sur les parois latérales d'une lampe des trous qui livreraient à l'air un passage suffisant, il n'y aurait pas de danger à craindre pour l'explosion de l'atmosphère environnante.

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette coïncidence n'empêcha pas que deux ans plus tard, George Stephenson ne fût nommé ingénieur en chef du chemin de fer de Liverpool à Manchester, que Stephenson prit enfin en haute protection d'ingénieur dans l'opinion publique. Ce fut à un banquet que *The Rocket* que les directeurs de la compagnie de chemin de fer attribuèrent la prime de 500 livres sterlings promise à la meilleure machine. Sa grande renommée date de cette époque, et il fut, dès ce moment, chargé de toutes les constructions importantes non-seulement en Angleterre, mais en France, en Belgique, en Espagne, en Italie, etc., etc.

Le caractère particulier de Stephenson est une foi inébranlable dans ses propres théories, s'appuyant sur une pratique infaillible dans l'application de son système. Il disait lui-même, dans un dîner public à Newcastle, il y a un an, qu'il n'était d'abord appliqué à nommer une machine qui pût atteindre la vitesse de dix milles à l'heure. Dans son opinion, il était possible, sans aucun doute, d'arriver à une vitesse plus grande; mais il lui paraissait infiniment plus facile de construire de la locomotive.

Tout n'avait pas dans ses amis un cocher, il faudrait n'avoir jamais été amoureux, ni poète, ni audacieux, ni pauvre, il faudrait n'avoir jamais aimé ni la campagne, ni le vin de France, ni la rêverie au clair de la lune.

Un jeune docteur de Charleston, Harlowe écrivit quelques belles pages d'un nouveau livre, il vit entrer son ami le pêcher dans la petite mansarde bleue de ceel. Cet ami du grand air et des beautés quotidiennes avait évidemment l'air embarrassé d'un homme qui veut demander quelque chose.

—Voilà ce que c'est, répondit-il aux questions du grand critique. Je passais devant votre porte tout à l'heure, pensant à moi, et je lui ai dit par manière de conversation: Je connais un journaliste qui démontre là et qui est joliment bon enfant, M. Jules Janin!—Et vous m'avez demandé si je voulais vous le présenter.

—Eh! dit l'écrivain en souriant. Et comment s'appelle son vieux?

—M. de Humboldt.

NOUVELLES DÉTAILLÉES.—Nous trouvons dans les journaux de Charleston de nouvelles dépêches transmises de New-York après l'arrivée du *Cambria*. Les insurgés irlandais faisaient encore bonne contenance aux dernières dates. Les Américains étaient au nombre